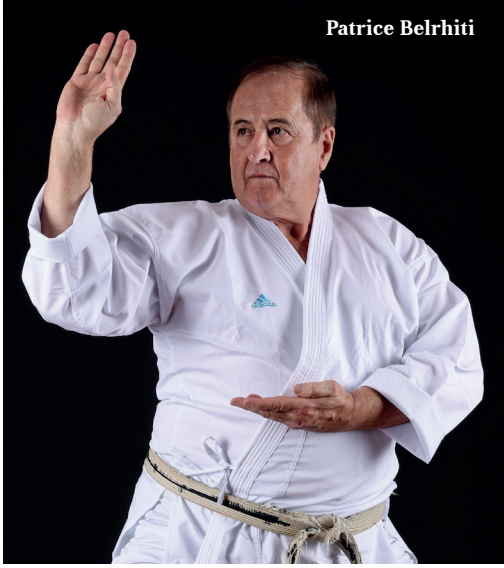


Bruno Verfaillie



Bernard Bilicki



Patrice Belrhiti





Philippe Dherbécourt

FFK

AOÛT 2024

BEST OF #2

OFFICIEL KARATÉ magazine



Championnats de France AMV traditionnels et vovinam



Dan Schwarz





Yann Baillon



Alizée Agier

ÉDITO

Chers lecteurs,

Vous avez devant vous l'un des deux numéros d'été d'Officiel Karaté Magazine. Ainsi, nous gardons le lien avec vous tous en cette période estivale, en attendant la rentrée dans vos clubs respectifs.

Nous avons compilé les articles les plus sollicités durant la saison écoulée et nous sommes heureux de vous les proposer de nouveau.

Merci à nos lecteurs d'avoir fait de ce renouveau du magazine un immense succès. Les statistiques des connections directes dont nous disposons le confirment : 800 000 clics, 20 000 utilisateurs uniques sur seulement 13 numéros !

Pour ouvrir ces numéros, vous trouverez deux interviewes d'experts enchainées : Bernard Bilicki et Patrice Belrhiti, après celles de Jean-Pierre Lavorato et de Dominique Valéra dans le précédent numéro (juillet 2024, toujours disponible ici)

Ces experts qui vous attendent les 24 et 25 août pour leur grand stage annuel pour lequel les inscriptions restent ouvertes *(voir page ci-contre)*.

Le format numérique vous permet de diffuser le lien d'*Officiel Karaté Magazine* vers vos adhérents et correspondants. Vous pouvez aussi télécharger votre revue en pdf, l'imprimer, la partager. Ainsi, vous gardez vous aussi le lien avec vos pratiquants.

Nous avons hâte de vous retrouver dès le début du mois de septembre et nous reprendrons notre rythme bimensuel. En attendant, nous vous souhaitons une bonne lecture et un très bon été à tous !

La rédaction

SOMMAIRE

STAGE NATIONAL DES HAUTS GRADÉS ..... P. 3

BERNARD BILICKI
« DÉVELOPPER NOTRE CONSCIENCE DU MOUVEMENT » ..... P. 4

AMV
TOUS AU RENDEZ-VOUS ! ..... P. 8

PATRICE BELRHITI
« INASU, LE SUMMUM DU KARATÉ » .. P. 12

14e RASSEMBLEMENT WADO-RYU ..... P. 15

LES ARTISANS DE L'OMBRE ..... P. 16

DAN SCHWARZ
« IL FAUT TOUJOURS ÊTRE CURIEUX » ..... P. 20

PHILIPPE DHERBÉCOURT
« UN NOUVEAU CHAPITRE DANS MON ENGAGEMENT » ..... P. 22

ALIZÉE AGIER
L'ÉLOGE DE LA CONSTANCE ..... P. 24

YANN BAILLON
« DYNAMISER L'ENSEMBLE DU TERRITOIRE » ..... P. 26

Vous les avez manqués ?

→ Accédez ici aux numéros d'Officiel Karaté Magazine



Officiel Karaté Magazine
Publication de la Fédération Française de Karaté et Disciplines Associées
39 rue Barbès
92120 Montrouge
Directeur de la publication :
Francis Didier
Conception, mise en page et rédaction :
Agence éditoriale Sen No Sen
www.sen-no-sen.com

Ont collaboré à ce numéro :
Frédéric Bergeron, Denis Boulanger, Emmanuel Charlot, Mélaine Cochonneau, Antoine Frandeboeuf, Bruno Hoffer, Olivier Remy, Célia Samson et le service communication de la FFKaraté.

COMMENT LIRE VOTRE MAGAZINE ?

- En ligne en mode vertical (affichage page simple) ou horizontal (affichage doubles pages).
- En téléchargeant la version pdf (Page par page ou numéro complet).
- Vous pouvez aussi partager la publication à vos licenciés et à tous les passionnés.

STAGE NATIONAL

des hauts gradés

24 & 25 AOÛT



CENTRE NATIONAL D'ENTRAÎNEMENT
CASTELNAU LE LEZ (34)

TARIF 35 €

4 experts



Dominique VALERA



Jean-Pierre LAVORATO



Bernard BILICKI



Patrice BELRHITI

INFOS & INSCRIPTIONS
LHATEM@FFKARATE.FR / 01.41.17.31.92

FFKARATE.FR

FÉDÉRATION FRANÇAISE KARATÉ

EXPERT ENGAGÉ ET APPRÉCIÉ, BERNARD BILICKI A ÉGALEMENT TOUJOURS AIMÉ SORTIR DES SENTIERS BATTUS POUR ENRICHIR SA PRATIQUE ET TRANSMETTRE SA VISION DE L'EXCELLENCE. L'OCCASION D'ÉVOQUER AVEC LUI SON TRAVAIL INTERNE, AUTOUR DU TAIKYOKUKEN, LA CONSCIENCE DU MOUVEMENT, LES BÉNÉFICES DU GESTE LENT ET LE PETIT PAS DE CÔTÉ POUR APPRÉCIER CE QUE LE KARATÉ A À NOUS DONNER. TOUJOURS PASSIONNANT.

BERNARD BILICKI

« Développer notre conscience du mouvement »

Vous êtes encore très actif, notamment à travers vos nombreux stages. Quelle est votre motivation ?

C'est vrai. Même si je ne donne plus de cours aux enfants ni aux débutants depuis quelques années, qu'assure d'ailleurs Philippe Corneloup, j'enseigne encore une dizaine d'heures par semaine du lundi au jeudi, aux adultes ceintures noires, en karaté, en karaté défense et en arts martiaux internes. Et je réponds à de nombreuses demandes de stages les week-ends, ce qui fait un agenda bien rempli. Mais je ne m'en plains pas parce que j'ai sincèrement le sentiment de toujours avancer, de me nourrir des expériences et de partager ce que je sais.

De quelles expériences exactement ?

Après la compétition que j'ai arrêtée en 1983, je suis devenu entraîneur national. J'ai enseigné le karaté traditionnel, dans mon style, le shotokan, et je pense avoir toujours eu cette vision d'ouverture pour enrichir ma propre pratique et mon enseignement. C'est ce qui m'a amené à développer la dimension jutsu. L'idée pour moi, judoka de formation et donc sensible à la dimension de préhension, aux projections, aux clés, a toujours été de donner de la consistance au karaté que je propose, d'y apporter de la fluidité aussi. Jutsu, c'est étymologiquement cette notion de flexibilité, de capacité à s'adapter, une forme de disponibilité. J'ai continué à chercher à améliorer ma propre pratique et mon enseignement, ce qui nécessite parfois de réviser ses opinions, il faut le dire. Et je pense maintenant que répéter simplement la forme nous fige et bloque un peu l'évolution de notre karaté.

C'est-à-dire ?

Dans le karaté défense par exemple, je me sers des techniques qui sont issues bien évidemment



© Denis Boulanger / FFKaraté



du karaté, mais beaucoup moins dans un aspect traditionnel, davantage dans une perspective de défense : sur une attaque en oi-tsuki, la trajectoire est rectiligne, mais dans une situation de défense, on n'attaque jamais véritablement un coup de poing en avançant comme on le fait en kihon. J'essaie donc de passer du côté traditionnel à une réponse beaucoup plus basée sur la self-défense. Et je m'inspire aussi énormément du travail de ce que l'on appelle « l'interne », pour faire découvrir non pas plus de mouvements, mais davantage de sensibilité au geste.

Parlons-en. Vous êtes haut gradé, expert en karaté shotokan, en karaté jutsu, vous avez aussi énormément travaillé sur une méthode de karaté défense que l'on vient d'évoquer, mais vous insistez désormais beaucoup sur cette notion de travail interne. Expliquez-nous…

Je me suis intéressé aux arts internes, et notamment au Taikyokuken, que l'on peut définir comme le taï-chi japonais. Ce travail et cette approche internes permettent de mieux comprendre les principes, à travers deux éléments clés : conscientiser le mouvement et faire plus lentement. Ce qui permet de progresser sur ce qui nous est commun à tous : le centre de gravité, les appuis… Et donner des pistes de travail sur ces concepts-là. Par exemple, on me pose souvent la question de ce qu'est la fluidité. Selon moi, c'est comprendre qu'il faut travailler sur une définition de l'individu, dans sa morphologie j'entends, pour trouver une indépendance articulaire, travailler sur ce que j'appelle les « boîtiers articulaires », qui permettent au corps, et donc à la technique, de s'adapter à diverses situations. Le travail interne permet aussi de prendre conscience que le geste est différent selon la distance par rapport à un potentiel adversaire : grande que l'on connaît bien en pieds-poings, moyenne, plus courte, voire en corps-à-corps. Cela doit nous conduire à réfléchir différemment sur nos positions et nos ancrages. Cela porte d'ailleurs un nom : la propédeutique, un mot qui peut faire un peu peur et que l'on ne connaît généralement pas, mais qui désigne la préparation à une étude plus approfondie d'une science… ou d'un art et, pour nous, des connaissances préalables à l'ensemble des techniques.

« Valoriser cette approche technique mais qui fait aussi sens pour la santé physique et mentale »

Comment inscrire cette vision nouvelle, plus riche, dont vous parlez, dans mon entraînement de karatéka lambda, au club, deux ou trois fois par semaine ?

Dans un premier temps, il faut continuer d'apprendre d'abord avec le corps, soit la dimension « Tai », puis la technique, « Gi », mais on s'arrête parfois. Alors qu'il s'agit d'entrer dans un travail un peu plus interne, le « Shin » japonais si l'on veut, pour renforcer et préserver justement ce potentiel. Pour cela, on ne saurait se dispenser du travail de base, les kihon, puis de l'étude des formes avec les kata, avant de pouvoir, quand on arrive à un certain niveau, oublier ces formes pour rentrer véritablement dans la technique.

C'est le chemin que j'ai suivi, avec une succession de paliers et une véritable introspection. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de raccourci, si ce n'est et c'est ce sur quoi j'insiste, de prendre conscience le plus tôt possible du mouvement et des principes, la «conscientisation» de ce que l'on fait, la conscience du mouvement pour le faire bien, le faire mieux aussi, et lever la tête pour essayer de regarder plus loin devant soi. En ce qui me concerne, il a fallu travailler un peu sur moi, et surtout beaucoup sur le côté émotionnel. J'ai cherché à creuser un peu plus sur cette dimension-là, avec une échelle de progression permanente et un travail qui a privilégié la qualité à la quantité.

En quoi cela vous a-t-il permis de progresser ?

Ce que je trouve intéressant à partager, c'est ce que nous avons à proposer en tant que karatékas, et qui résonne peut-être de plus en plus dans notre société : cette approche technique mais qui fait aussi sens pour la santé physique et mentale. Le tout au service de la martialité, ou inversement. Je laisse chacun en prendre conscience, je n'ai jamais été dans le dogme, et je ne souhaite dicter la conduite de personne. Il n'y a pas de secret d'ailleurs : il faut que les gens soient ouverts et réceptifs. Éviter une robotisation du geste, s'ouvrir à une autre façon de pratiquer... En tant que professeur, ne pas figer cette technique, c'est assumer son rôle, celui d'accompagner un individu vers une autonomie de travail. C'est proposer de la liberté. Et il n'y a pas de créativité sans liberté, la clé pour que les formes de corps jaillissent.

Vous parliez de conscientisation des mouvements, de gestes lents qui améliorent justement cette prise de conscience. Quels sont les freins qui peuvent nous entraver ?

N'importe qui peut faire un geste lent. Ça, c'est très facile. Mais travailler sur l'interne, ça ne se passe pas trop comme ça. Il faut intérioriser davantage, et cela peut nous ramener à nos limites, ou en tout cas à celles que l'on se donne. Je ressens souvent, par exemple, une frustration quand je passe mon message, la conception de l'entraînement que je défends ici, parce qu'elle nous conduit d'abord à admettre qu'il faut faire autrement et, souvent, à déconstruire nos habitudes. C'est cela qui est difficile, mais c'est aussi ce qui est passionnant et ce qui peut tous nous faire passer au niveau supérieur, j'en suis convaincu.

Est-ce que cela pourrait être votre mission pour les années à venir ?

Oui, c'est très tentant, avec cette idée de transversalité et de cohésion aussi. Que l'on soit shito-ryu, shotokan, wado-ryu, goju-ryu ou issu d'autres styles et écoles, à partir du moment où l'on respecte et comprend les spécificités de chacun, le discours est simple : la réponse se trouve dans notre propre pratique. Il suffit, et c'est déjà beaucoup, d'allumer la lumière un peu à chacun. Oui, d'allumer la lumière, c'est exactement cela car tout est là pour que nous cultivions de mieux en mieux notre jardin personnel, pour que la dimension interne vienne nourrir l'externe. Vous savez, toute ma vie a été, si l'on peut la résumer comme cela, une succession d'étincelles. Et en fonction de ces étincelles, j'ai avancé dans ce que je pensais être bien pour moi, et une ouverture pour les autres. Alors je continue sur ce chemin, avec enthousiasme, exigence et l'envie de partager.



Denis Boulanger
FFKaraté

Olivier Remy
Sen No Sen

AMV
TOUS AU RENDEZ-VOUS !

Ceyrat accueillait, le week-end passé, les championnats de France arts martiaux vietnamiens traditionnels et vovinam. Une édition en terre auvergnate haute en couleurs.







Olivier Remy
Sen No Sen







Jacques Charprenet, chargé de mission AMV à la FFKaraté

« Saluer le travail des clubs »

« Le cadre de cette salle et la mise en place pour la première fois de cinq juges équipés de drapeaux, pour davantage de clarté et une meilleure lisibilité des décisions, ont été, je le pense, à la hauteur de l'investissement de tous les clubs et de leurs élèves. Ils étaient ainsi un peu plus de deux-cents à Ceyrat dans un esprit martial qu'il faut souligner. Les rivalités ont permis d'élever de niveau dans toutes les catégories et il faut féliciter tout le travail engagé dans les clubs qui ont rendu ces championnats de France brillants. Je pense en particulier à l'expression technique laissée par les clubs de Roissy, de Villepinte, du Thanh Long Paris et de Vars. Rendez-vous dans un mois pour les championnats de France combat tous styles à Cergy-Pontoise dont nous attendons beaucoup. »











Francois Dagallier
FFKaraté





PATRICE BELRHITI

« *Inasu*, le summum du karaté »

LE MAÎTRE FRANÇAIS DU WADO-RYU PATRICE BELRHITI, 9e DAN, ÉVOQUE AVEC NOUS SON PARCOURS, LES FONDAMENTAUX DE SON ART AU CŒUR DU KARATÉ, ET CE QUI FAIT, SELON SON EXPÉRIENCE, LE SECRET DE LA MAÎTRISE. IL SERA L'UN DES QUATRE HAUTS GRADÉS DU STAGE DE LA FIN DE L'ÉTÉ. MORCEAUX CHOISIS D'UNE VIE DÉDIÉE.

À LA FÊTE FORAINE

il s'appelait Patrick Escoms. La première fois que je l'ai croisé, il était venu défier les catcheurs à la fête foraine de mon coin de Lorraine. Il était bon. Il levait la jambe et les gars détestaient ça. Personne ne connaissait cette façon de combattre. J'ai eu de la chance, je l'ai revu dès le lendemain dans mon club de judo. Il s'est amusé à faire un petit sparring avec un judoka très fort que je connaissais bien, un poids lourd qui pouvait me tenir à bout de bras. Et là, je le vois esquiver et placer un barai qui met l'autre par terre. C'est comme ça que j'ai commencé. Par la suite, j'ai choisi d'aller travailler en Allemagne, qui payait

mieux l'ouvrier qualifié « rectifieur affûteur » que j'étais alors. Il y avait là-bas un Japonais du nom de Masaru Sakata, un jeune 4e dan de la wado-kai, qui m'a beaucoup impressionné, et un peu pour les mêmes raisons. C'était un spécialiste de l'esquive et il était absolument injouable, impossible à toucher. Je me souviens que le karatéka allemand Richard Scherer, champion d'Europe des poids légers, venait s'entraîner. C'était un spécialiste de gyaku-tsuki et de ushiro-geri. Quand il se mettait un peu de travers, c'était ushiro, s'il se mettait plus de face, c'était gyaku. Évidemment, pour un expert du niveau de Sakata, c'était facile de le décrypter. Il anticipait et l'autre terminait tout le temps au sol. J'ai fini cette période avec une finale aux championnats d'Allemagne juniors, c'était un open, et j'ai alors accepté la proposition que me faisait Sakata de tout lâcher pour partir au Japon.

DIX-NEUF ANS À TOKYO

J'ai 19 ans, je vends ma voiture et tout ce que je possède, je prends mon billet d'avion. Je l'ai souvent raconté, mais je n'en menais pas large, en arrivant là-bas, provincial qui ne parlait pas un mot de japonais et le français avec un accent dont les autres aimaient bien se moquer. Je me disais : *« S'il n'y a personne, je prends un billet de retour et je rentre chez moi »*. Il y avait toute la délégation des gars qui comptaient, venus pour moi. Trois heures après, j'étais au dojo de la Tokyo Nodai, l'université d'agriculture, avec tous les jeunes Japonais au crâne rasé qui se destinaient sans doute un peu à l'agriculture, et pour ceux que j'ai rencontrés, beaucoup au karaté. Je suis là, sur ce parquet en bois poli, avec les makiwara cordés tâchés de sang, des gi pendus pour sécher, et je les vois arriver du footing, pieds nus, marquant le rythme avec des « yesa » et des « ousa », les plus jeunes se précipitant pour aller chercher de l'eau sucrée aux aînés. Une image ancrée à jamais. Des footings avec eux à travers la ville, j'en ai beaucoup faits ensuite.

J'ai eu le droit à tout très vite. Yanagida Sunzuke, un monstre de technique, m'a testé pendant les trois heures d'entraînement. C'était un peu le rival de Sakata et je l'ai bien senti ! Il me demandait un mawashi et puis il me rentrait dedans en contre. Ça a duré longtemps… Le lendemain, on m'a demandé de faire un kata sur lequel j'ai eu trou de mémoire, et puis j'ai dû faire un combat contre un Israélien qui était là depuis longtemps, et auquel j'ai marqué rapidement un ippon. Ça a dû plaire, parce que Ashihara Mitsuo, 8e dan, m'a finalement pris comme uchi-deshi. Il en a eu cinq. J'étais le troisième.

UCHI-DESHI

Je suis resté deux ans, dans la région de Fukushima à Takada date-machi, où Ashihara sensei avait son club, et son entreprise traditionnelle de sake. Tous les jours, je bossais sept-huit heures à la distillerie et je m'entraînais trois heures avec lui. J'étais aussi son chauffeur attitré et, bien sûr, constamment corvéable. Pas question de prévoir un peu de temps pour moi. C'était rustique. Les hivers étaient terribles et la neige entrait parfois à travers les interstices des panneaux dans ma chambre, aménagée sur une plateforme au-dessus des tonneaux. C'était l'esprit du Japon de l'époque. J'étais jeune et je ne connaissais rien, je ne mesurais sans doute pas l'honneur qui m'était fait par un sensei d'une telle dimension, je ne comprenais pas grand-chose au Japon et à sa culture. Je me souviens de la fois, au début, où il m'a proposé de passer derrière lui dans le « onsen » familial, le bain chaud, avant sa femme et ses enfants. Moi, j'ai mis les pieds dans l'eau, trop chaude, j'en ai vidé la moitié pour mettre de l'eau froide et je me suis lavé dedans ! Ça a été la dernière fois. Mais j'étais Lorrain, une culture un peu carrée déjà, et j'ai vite accepté le modèle. Je suis devenu plus japonais que les Japonais. Avec ce statut de « disciple à demeure », tu n'es pas privilégié, et même au contraire. Tu as accepté d'en baver. Ashihara sensei ne me conseillait pas, il conseillait les autres contre moi. Mais moi, j'entendais ce qu'il suggérait et c'était l'occasion de progresser. Je notais tout dans mes carnets et je revenais le lendemain plus armé. Quand je suis rentré, au bout de deux ans, c'était pour être le plus fort en France, pour battre Dominique Valéra et Gilbert Gruss.

LE TROISIÈME DAN DEVANT OTSUKA… ET GRUSS

Au Japon, j'avais combattu au championnat national, mais personne ne me connaissait à mon retour et ce qui a été le plus dur, ce fut de faire accepter aux arbitres de me donner les points, et de faire comprendre aux sélectionneurs ensuite que ma finale aux championnats de France Open, en avril 1975, mes deuxièmes championnats de France, n'était pas un pur hasard. C'est Dominique Valera, qui avait gagné cette finale, qui a insisté pour que je fasse partie

de la sélection nationale pour aller aux championnats d'Europe, où j'ai gagné le titre en Open cette année-là comme la suivante. Je suis resté six ans dans l'équipe, dont j'ai été capitaine. Mais le plus dur combat à mon retour, je l'ai peut-être mené chez Gilbert Gruss, pour la validation de mon troisième dan ! Je l'avais pourtant obtenu devant Hironori Otsuka au Japon. Mais j'ai dû aller chez lui, dans son club, pour montrer ce que je valais. J'étais habitué aux petits soixante kilos japonais, là ils faisaient tous quatre-vingt-quinze kilos et Gilbert leur avait fait passer la consigne de tester le « *Japonais français* »... sans trop de contrôle. Après avoir pris le premier en pleine tête, j'ai vite compris : j'ai tout anticipé et je n'ai pas beaucoup contrôlé non plus. Le dernier, ça a été Gilbert lui-même, qui avait des bras comme des troncs d'arbre. Heureusement que j'avais appris à esquiver. À la fin, il m'a dit : *« Viens, on va boire un coup ». « J'ai mon troisième dan alors ? »* Comme il me le confirmait, j'ai dit merci. *« Ne me remercie pas, si tu ne l'avais pas mérité, je ne te l'aurais pas donné.»*

L'EFFICACITÉ, UN PRINCIPE GÉNÉRAL

Quand j'en ai eu assez d'être endetté pour aller combattre, de faire des remplacements dans des collèges pour gagner un peu d'argent en plus du club, j'ai accepté le poste de directeur du centre aquatique à Sarrebourg, qui m'a ouvert à d'autres modes d'expression du corps. Je m'étais mis au défi de passer mes diplômes, un BE de natation et un autre de sport pour tous, et puis un monitorat de voile. J'en ai bavé à la natation à essayer de produire de la vitesse avec mon grand corps de karatéka quand les autres faisaient le double de distance en moins d'effort et deux fois plus vite. De toutes ces expériences, j'en ai retenu que l'efficacité, c'est de la glisse. C'est comme le balayage de Patrick Escoms qui m'avait tant impressionné. Il faut atteindre le niveau technique pour être assez relâché et juste pour produire de l'efficacité. Tant que tu n'as pas atteint ce niveau, ça ne glisse pas. Tu es en retard, tu es lent, tu es imprécis. Je fais du golf désormais et je sais bien que c'est la même chose. Je sais exactement la somme d'effort qu'il faudrait faire pour que ce soit mieux, mais je ne les ferai pas. C'est trop de boulot !

Denis Boulanger
FFKaraté

Emmanuel Charlot
Sen No Sen

« De toutes ces expériences, j'en ai retenu que l'efficacité, c'est de la glisse »

INASU

C'est Hiroo Mochizuki qui m'a demandé de prendre la responsabilité du wado-ryu français à mon retour en France, alors que lui-même s'orientait vers le yoseikan. À l'époque, le « wado » était l'un des styles les plus efficaces en compétition, parce que nous cultivions dans le style à la fois cette idée d'anticipation, d'entrer dans la distance (noru), et d'absorption, d'esquive (nagesu), que l'on parvient finalement à combiner (inasu). Au fond, je n'aime pas vraiment le contact. Si je n'avais pas été enseigné dans cet esprit, je n'aurais sans doute pas suivi. Mais je vois encore Sataka entrer dans la distance, coller, faire ce qu'il voulait. Moi, je n'avais pas la moitié de la musculature des plus forts de ma génération, mais j'aimais cette idée de pouvoir frapper exactement dans le temps faible adverse, de faire mal par l'anticipation et la précision plutôt que par la pure puissance. *Inasu*, c'est le summum du karaté pour moi.

ÇA COMMENCE ET ÇA FINIT PAR LES KIHON

À l'époque, on savait de quel style venait chaque combattant. Aujourd'hui, il n'y a qu'un style de compétition, tout le monde fait un peu la même chose et, bien sûr, tous les experts ont capté pour eux-mêmes ce qu'il y avait d'intéressant dans le travail des autres. Dominique fait du « wado » à sa façon... Ce que je déplore, c'est qu'on oublie de plus en plus la précision, l'exigence technique au profit de la rapidité et de l'agilité. En karaté en général comme en wado en particulier. Ce qui fait durer notre génération, c'est ce travail de base, cette exigence. Même au Japon où j'étais récemment, j'ai été déçu de voir qu'ils étaient moins précis sur le déplacement et le rythme. Ils étaient étonnés de voir que je pouvais les surprendre malgré la différence d'âge. Mais c'est le travail rigoureux des appuis qui change vraiment les choses. Le « wado » est souvent présenté sous son aspect « jutsu », mais je veux rappeler que c'est avant tout un style de karaté. Ce qui est essentiel, c'est de répéter les kihon, toujours vers l'avant dans notre style, pour se mettre à la bonne distance. C'est ce que je travaille encore régulièrement. Tout le reste découle de cette maîtrise.

14ÈME RASSEMBLEMENT NATIONAL

WADO-RYU

SAM-DIM
28-29
SEP.

PÔLE FRANCE
CASTELNAU-LE-LEZ





SAMEDI
14H-18H
TOUT LE MONDE

DIMANCHE
09H30-11H30
POUR LES
6ÈME DAN
ET PLUS

TARIFS
20 €
DÎNER COMPRIS

INFOS
FFKARATE.FR

CONTACT
06 08 43 04 80

2023 - 2024

4
INTERVENANTS

PATRICE BELRHITI EXPERT FÉDÉRAL 9ÈME DAN
MICHEL MULLER EXPERT FÉDÉRAL 8ÈME DAN
TRAN HIEU 7ÈME DAN
JOSY GARDIER 7ÈME DAN

FÉDÉRATION FRANÇAISE KARATÉ

STAGE DONNANT 1 POINT POUR LES GRADES

comquest

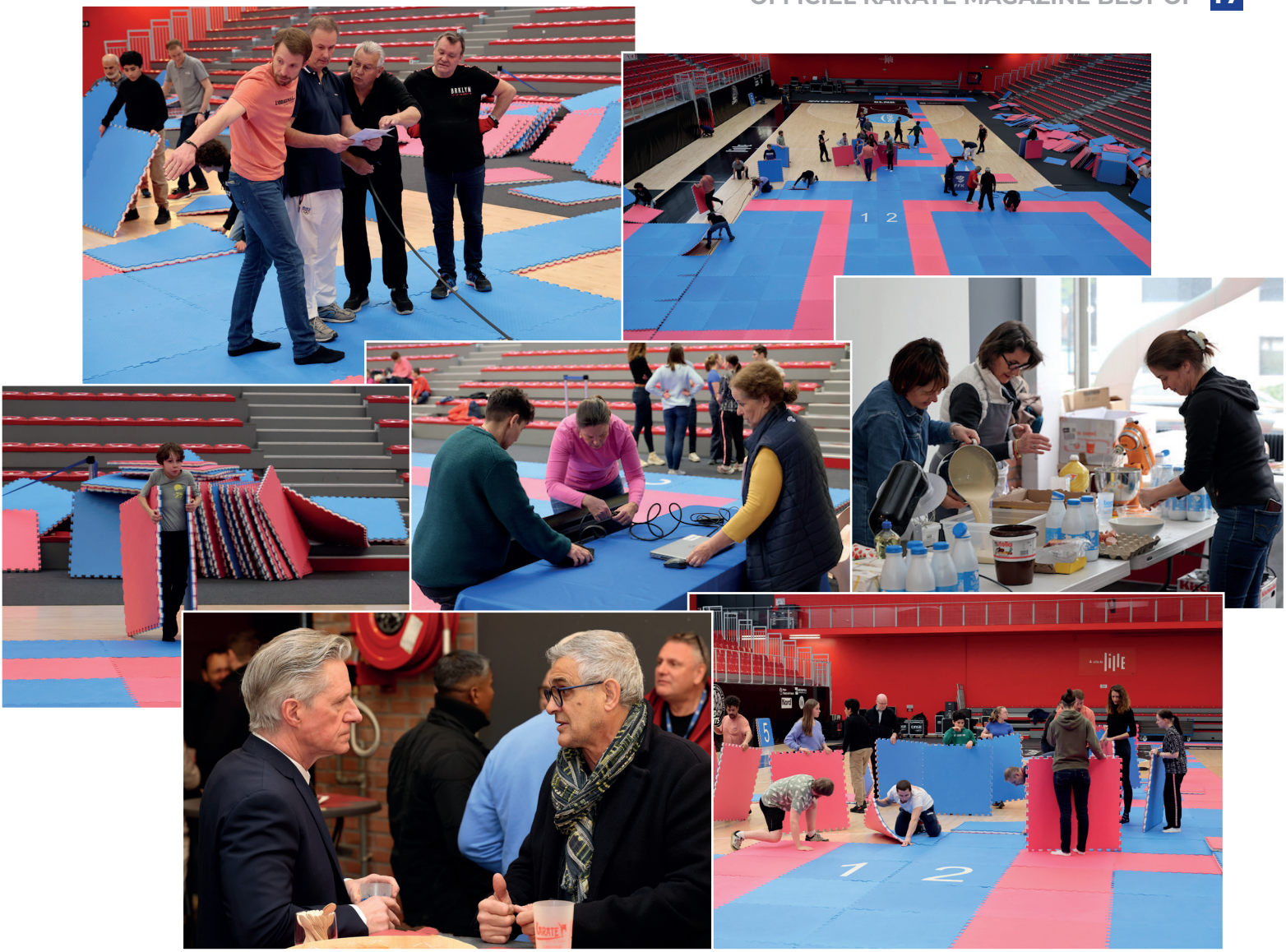
LES ARTISANS DE L'OMBRE



Une équipe d'organisation presque au complet sur cette photo, certains bénévoles étant déjà à leurs postes aux issues du Palais des Sports. Au premier rang, autour de Bruno Verfaillie, Céline Parzysz et Éric Ducroq, présidents des deux clubs lillois.

AU CŒUR DE LA RÉUSSITE DES CHAMPIONNATS DE FRANCE KATA ? SOIXANTE-DIX BÉNÉVOLES MOBILISÉS, TOUS LICENCIÉS DANS L'UN DES DEUX CLUBS LILLOIS DE BRUNO VERFAILLIE, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION NATIONALE D'ARBITRAGE. COUP DE PROJECTEUR SUR CES PETITES MAINS DE L'OMBRE ET SUR L'ORGANISATION MINUTIEUSE D'UN TEL ÉVÉNEMENT.

C'est au mois de mai 2023 que la date a été fixée pour ces championnats de France kata. S'en sont suivis des mois de préparation et d'organisation, sous la houlette de l'une des figures de proue de cette compétition, Bruno Verfaillie. « *Nous organisons d'abord une première réunion, durant laquelle nous faisons le bilan de l'édition précédente. À ce moment-là, nous sommes une dizaine de personnes autour de la table, dont les responsables des trois commissions qui seront les piliers de la bonne tenue du championnat : la commission sécurité, la commission organisation des repas et de l'accueil, et la commission gestion de l'acheminement des personnes, et notamment des athlètes.* » Pour animer ces commissions, une équipe de soixante-dix bénévoles est nécessaire. Et Bruno Verfaillie



d'enfiler sa casquette de directeur technique de ses deux clubs, l'ASPTT Lille et le Templemars KC. « *La campagne pour trouver les bénévoles commence à la rentrée de septembre. C'est une étape clé. Chaque commission va recruter à la fois des volontaires expérimentés, et de nouveaux venus qu'il faut motiver et former. Nous essayons autant que possible de prendre en compte les préférences de chacun au moment de la répartition dans les commissions. Mais, quoi qu'il arrive, au début du mois de novembre, ma liste de bénévoles est prête.* »

MOBILISER LES BÉNÉVOLES

Les mois suivants, plusieurs réunions sont encore organisées en amont de la compétition. Tous les sujets sont passés au crible avec les responsables de chaque commission, dont Geoffrey, responsable de la commission sécurité et licencié à l'ASPTT Lille. « *Nous faisons appel aux bénévoles le plus tôt possible, et nous organisons une relance de masse deux mois avant l'événement pour être certains de leur oui définitif, et pour trouver des remplaçants à ceux qui ne pourront finalement pas être de la partie.* » Mobiliser autant de bénévoles est un travail à part entière, que Bruno Verfaillie, en ses qualités d'organisateur de manifestations d'envergure et de meneur d'hommes, maîtrise. « *Pour donner envie aux bénévoles, il faut les prendre en considération, et aller les voir individuellement. Alors j'essaie de régulièrement les solliciter personnellement, pour les garder motivés et surtout leur donner le goût de l'événement, expliquer en quoi c'est important pour notre territoire, ce qu'ils peuvent y apprendre aussi. Il faut qu'ils sentent que je compte sur eux, et qu'ils sont importants, et même indispensables à l'organisation. Parce que c'est une réalité : sans eux, rien ne serait possible.* »

LA DERNIÈRE LIGNE DROITE

La veille de la compétition a lieu l'une des étapes les plus importantes dans l'organisation d'une telle compétition : l'installation. Le Palais des Sports de Lille ouvre ses portes en avance aux bénévoles, qui viennent aider à donner vie aux











championnats de France. *« Le vendredi est crucial. On passe la journée à installer les tatamis, à accueillir la sono, la commission sportive, à tout coordonner. C'est beaucoup de travail, et on demande à nos bénévoles d'être rapides et efficaces. Mais l'objectif est d'avoir terminé à 20h, pour pouvoir après tous se rassembler et vivre un temps convivial autour d'une collation avant la frénésie du week-end »*, explique Bruno Verfaillie. Pour les bénévoles, c'est l'occasion de se retrouver et de se détendre avant le début des hostilités qui débutent dès le lendemain à 6h15. Un beau moment de partage que confirme Léonard, bénévole au sein de la commission de gestion des acheminements, et licencié au Templemars KC. *« Je ne suis pas responsable, donc je n'étais pas là lors des différentes réunions. Mais même pour nous, simples bénévoles, c'est beaucoup de travail d'organiser des championnats de France. On doit être à fond du vendredi matin au dimanche soir. Mais nous vivons de vrais instants de cohésion entre licenciés des deux mêmes clubs. C'est un grand plaisir. »*

CONFIANCE ET COHÉSION

Pour les responsables des commissions comme pour Bruno Verfaillie et le reste du corps organisationnel, la clé est une confiance mutuelle avec les bénévoles. *« Je prends mes responsabilités, je compte sur eux et, en retour, je leur offre ma confiance. Je connais bien la plupart de mes bénévoles, qui sont pour certains aussi présents sur une deuxième compétition dans l'année, le Tournoi des Flandres. Les habitués savent comment ça fonctionne, et aident les nouveaux arrivants. Et ça marche bien comme ça. C'est même très bénéfique à la dynamique interne des clubs, car ça crée beaucoup de cohésion »*, glisse-t-il toujours enthousiaste. Alex, responsable de la commission acheminement des athlètes, et licencié à l'ASPTT Lille, est un habitué. Sur le week-end, il était chaque jour responsable de vingt-cinq « tee-shirts rouges », comme il appelle ses bénévoles. *« On passe beaucoup de temps avec eux, pour être sûr que tout est bien compris, et que chacun connaît son rôle, sa place. Et si l'un d'entre eux a le moindre pro-*









blème, il vient me voir et on trouve la solution ensemble. De nombreux bénévoles restent d'année en année. Nous commençons donc tous à bien nous connaître. Bien sûr, nous accueillons aussi avec plaisir les jeunes licenciés qui viennent découvrir la mission. » Parmi ces jeunes licenciés, Marlène, bénévole dans la commission d'Alex. « *Je me suis faite embarquer avec tout le club dans cette organisation. Et c'est génial ! Il y a tellement d'effervescence, de dynamisme. C'est une superbe expérience de club que je veux revivre dans les années à venir !* »

LE RÔLE DE LA COMMISSION SPORTIVE

Autre maillon essentiel dans ce rouage complexe, le service compétitions de la fédération placé sous la responsabilité de Véronique Bourban. « *Effectivement, l'organisation dans un tel événement se joue bien en amont. Notre rôle à nous est d'abord de chercher une salle, et de rentrer en contact avec les partenaires locaux lorsque nous délocalisons de Paris comme dans ce cas précis. Ensuite, avec ces mêmes partenaires, nous établissons un programme et mettons en place les inscriptions en ligne. Puis, il faut tout organiser : la gestion pratique de l'installation de la compétition, des prestataires, de la sécurité, du traiteur, des secouristes, etc. Pour que tout cela s'anime, les bénévoles sont bien sûr extrêmement importants.* » Mais entre aussi en jeu la commission sportive, une équipe constituée par Véronique Bourban pour chaque week-end de compétition. « *Elle va globalement s'occuper de la partie plus technique du championnat. Une partie est dévolue à la logistique, d'autres vont à l'informatique avec, comme responsabilité notamment, de réaliser les tableaux, les poules, d'effectuer les tirages au sort et d'imprimer les feuilles destinées aux arbitres. Je coordonne tout ce beau monde et je fais en sorte que tout se passe au mieux. J'ai l'œil partout, tout le temps, pour repérer le moindre couac.* » Un énorme travail de l'ombre pour que les championnats, ici à Lille, une semaine plus tard à Bourges pour les « France combat » et tout le reste de l'année, prennent toute la lumière, avec les compétiteurs au centre.

Denis Boulanger
FFKaraté

Mélaine Cochonneau
Sen No Sen

ENTRE UN NOM QUI ÉVOQUE UNE COULEUR POUR LE MOINS SYMBOLIQUE DANS LE MONDE DES ARTS MARTIAUX, ET UN PRÉNOM QUI RENVOIE DIRECTEMENT À L'UN DE LEURS PILIERS FONDAMENTAUX, IL N'Y A QU'UN PAS À FRANCHIR POUR CROIRE QUE LE DESTIN DE DAN SCHWARZ ÉTAIT TOUT TRACÉ. UN BRUCE LEE À LA FRANÇAISE, RÉCEMMENT PROMU NEUVIÈME DAN, QUI A ENCORE BEAUCOUP À DONNER POUR LES ARTS MARTIAUX CHINOIS.

DAN SCHWARZ

« Il faut toujours être curieux »



© Denis Boulanger / FFKaraté

Au commencement était un petit garçon qui marche dans les traces de son père, sans parvenir pour autant à trouver sa propre voie…

C'est effectivement ainsi que mon parcours martial débute, à l'âge de six ans, dans un petit club de judo du deuxième arrondissement de Paris, à côté des Halles. Fils de l'un des tout premiers ceintures noires de Mikinosuke Kawaishi, Japonais qui amena le judo en France dans les années 1930, je ne m'épanouis cependant pas dans cette discipline et je bifurque un peu plus tard vers la boxe anglaise, pour trois années qui me font prendre conscience que je suis un combattant. La finalité est de rapidement monter sur le ring, mais mon petit gabarit ne me permet pas de gravir les échelons. C'est ainsi que je passe au karaté, à suivre l'enseignement de Maître Hoang Nam qui, conscient de mes aptitudes au combat, m'inscrit très vite sur une compétition où, encore ceinture jaune, je me retrouve face à une ceinture noire. Rien que son kiai me fait peur mais, lorsqu'il m'attaque, mon instinct de boxeur prend le dessus : pas de côté, crochet, bim, bam boum… mais disqualification à la clé ! Toujours pas satisfait, je repars à l'entraînement. Jusqu'à ce footing matinal dans le bois de Vincennes…

Que se passe-t-il ce jour-là ?

Habitué au *shadow boxing* lors de mes années de boxe anglaise, je profite de mes courses à pied pour exécuter mes katas. Sur l'un d'eux, j'aperçois un Asiatique s'adosser contre un arbre pour m'observer. Plus il me regarde, plus j'ai envie de mettre de la force, de la puissance et de la vitesse dans mes mouvements. Quand il s'approche pour me demander ce que je pratique, ma première réaction est de croire qu'il me prend pour un imbécile car, interprétant ses origines avec ma vision des choses de l'époque, je suis persuadé qu'il connaît les arts martiaux, et donc le karaté ! Il m'assure que non, avant de m'offrir une démonstration de coups de pied et d'enchaînements qui m'a impressionné, je dirais même subjugué. Quelques dimanches matin passés ensemble plus tard, je trouve mon père pour lui annoncer que je veux me rendre en Chine pour apprendre le kung fu. Je fais une demande de visa en expliquant ma démarche, et je reçois une lettre sur papier bible, transpercé par les tampons de l'administration – nous sommes en pleine époque Mao Tsé-Toung, qui m'annonce que ce n'est pas possible, pour la simple et bonne raison que le kung fu n'existe pas en Chine. J'avertis mon nouvel ami chinois qui, grâce à un oncle installé à Hong-Kong, territoire anglais à l'époque, m'organise tout de même mon voyage. J'ai dix-sept ans quand je débarque à Kowloon en 1964, avec un hôtel et un club qui ne m'acceptent que parce que je suis en quelque sorte sous la protection de cet homme. Voilà comment je me retrouve dans l'école de Yip Man, mondialement connu aujourd'hui pour avoir été le maître de Bruce Lee quelques années plus tôt. Vu son âge avancé, je m'entraîne davantage avec son fils Yip Chun, qui m'éveille au wing chun, style de combat à courte distance inconnu en France quand je le ramène dans mes bagages.

Avec quelle ambition ?

Simplement celle de faire connaître le kung fu au plus grand nombre. Tout était bon pour assurer sa promotion, facilitée par l'engouement naissant autour des films de

Bruce Lee : démonstrations, stages, formations, articles dans la plupart des magazines de l'époque, vidéos, mais aussi de nombreuses scènes de combat pour le cinéma – j'ai fait une petite centaine de films quand même ! – ou encore des livres, des bandes dessinées que je dessinais moi-même *(à son retour en France, il fréquente pendant trois années les Beaux-Arts, après avoir obtenu une licence de droit, NDLR)*. Tout en n'oubliant surtout pas de continuer à me former ! Chang quan, plus axé sur le pied-poing, tang lang (« la boxe de la mante religieuse », NDLR), et puis les armes aussi, bâton, sabre… Mes voyages successifs m'ont permis de toucher à toute la panoplie des arts martiaux chinois qui, au milieu des années 1970, ont franchi un cap en organisant leurs premiers championnats du monde à Taïwan. Pour la petite histoire, je fus le premier européen à y prendre part, lors de la deuxième édition qui s'est tenue en 1978, avec le trophée du meilleur combattant styliste à la clé. Avec mes élèves, nous y sommes retournés cinq ans plus tard, et nous sommes devenus vice champions du monde par équipes, derrière les Chinois qui étaient tout bonnement intouchables. La preuve était évidente que nous étions dans le vrai.

Comment s'est passé le développement de la pratique en France ?

Bâti en fédération autonome au départ, notre groupe a ensuite navigué au gré des délégations, plus ou moins pris en considération. Moi qui connaissais le président Francis Didier, à l'époque directeur technique national, le rapprochement fut naturel, et je savais pouvoir compter sur une structure fiable, sérieuse et dynamique pour dynamiser le kung fu wushu sous toutes ses formes en France. Grâce à la FFK, nous pouvons bénéficier d'une expertise pour tout ce qui touche aux formations, aux grades, à l'organisation de compétitions, de stages et autres rencontres, un cadre idéal qui nous permet de grandir sans avoir à renier nos origines. Ce trait d'union entre tradition et modernité est fondamental. Sans vouloir plagier Napoléon *(sourire)*, ce sont tout de même quinze siècles qui nous contemplent lorsque nous parlons de kung fu, d'abord enseigné dans les villages, transmis de génération en génération dans les familles. Notre pratique s'est nourrie de mythes et de légendes, cela fait partie de notre héritage, mais il faut savoir évoluer, sous peine de se scléroser. Le temple Shaolin, à peine connu il y a quarante ans – j'ai un souvenir précieux d'un taolu effectué seul au monde dans cette salle où les pavés usés se souviennent encore des enchaînements répétés inlassablement par les moines, est par exemple visité par des millions de personnes aujourd'hui, il a lui aussi évolué avec son temps. L'enjeu véritable, de nos jours, c'est de n'oublier personne au bord de la route, mais bien de rassembler toutes les forces vives du kung fu, cet art martial qui renferme une multitude de styles, et de faire fructifier cette diversité qui est notre première richesse. Nous sommes peut-être différents dans l'approche, mais pas dans le but. Comme il n'existe pas qu'une seule façon de gravir l'Everest, les alpinistes les plus méritants étant simplement ceux qui arrivent au sommet, qu'ils soient passés par la face nord ou la face sud. Pour nous, c'est exactement la même chose.

Qu'ont à défendre les arts martiaux chinois aujourd'hui ? Que peuvent-ils apporter aux nouvelles générations, confrontées à une offre incroyable de pratiques martiales et sportives ?

Nous avons tout pour plaire ! Nos différents styles font appel au corps et à l'esprit, avec une approche à la fois technique et philosophique, et nous invitent à nous intéresser au taoïsme, au ying et au yang, à réfléchir sur notre pratique. Contrairement aux sports de combat à la mode où le but est de détruire l'autre, notre art martial offre la possibilité de gagner en assurance et de grandir de manière personnelle, en fonction de ses propres aspirations, en proposant une progression continuelle qui ne s'arrête jamais entre le sanda, le sanshou, le taïchi, le qi gong… L'envie de contact, de techniques fortes et rapides, souvent motrice au départ, peut faire place à davantage de réflexion, autour du mouvement et de la respiration, avant d'évoluer vers des styles qui vous aident à retarder les problèmes de la vieillesse. Nous avons cette chance de pouvoir apprendre sans cesse, à la seule condition de toujours rester curieux pour s'ouvrir à toutes ces possibilités qui s'offrent à nous.

Vous qui venez d'obtenir votre neuvième dan, apprenez-vous encore ?

On m'a souvent demandé pourquoi je pratiquais encore lors des stages que je mettais sur pied, notamment en Chine. Ce à quoi je répondais que j'ai toujours besoin d'apprendre, d'avoir le regard de l'autre pour progresser. Là-bas, ce sont des experts, des maîtres, à même de vous délivrer ce petit détail qui va encore affiner votre compréhension. Car on ne sait jamais tout. J'apprends également beaucoup de mes élèves. Une question à laquelle je n'avais pas réfléchi, une gestuelle que je n'avais jamais envisagée, tout est prétexte à s'améliorer, à enrichir cette passion qui me nourrit depuis plus de soixante ans, et que je cherche sans cesse à transmettre pour que d'autres puissent la relayer à leur tour. Vous savez, je ne suis en définitive qu'un chaînon. Et un chaînon seul, ça ne sert à rien. C'est pourquoi il sera toujours pertinent de se rassembler, de s'unir, d'amener ses idées pour former une chaîne qui fera vivre les arts martiaux chinois le plus longtemps possible.

Denis Boulanger
FFKaraté

Antoine Frandebœuf
Sen No Sen

PHILIPPE DHERBÉCOURT

« Un nouveau chapitre dans mon engagement »

UN MOIS APRÈS SON ÉLECTION AU POSTE DE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA FÉDÉRATION, FAITES PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC PHILIPPE DHERBÉCOURT, PRÉSIDENT DE L'ANCIENNE ZONE INTERDÉPARTEMENTALE DE PICARDIE DE KARATÉ ET PRATIQUANT CONVAINCU DEPUIS PRÈS DE CINQUANTE ANS.



L'APPEL DU KARATÉ

« J'ai commencé par le judo, que je pratiquais dans un club à Abbeville. J'étais donc déjà dans le monde des arts martiaux. Une année, en fin de saison, mon club a organisé une démonstration de karaté. J'avais dix-sept ans, nous étions en pleine époque Bruce Lee et donc, par curiosité, je m'y suis rendu. J'y ai fait la connaissance de Michel Muller. Une rencontre décisive pour moi. Rapidement, j'ai trouvé dans le karaté ce qui me manquait au judo. En tant que judoka, j'avais du mal à faire de bons résultats dans ma catégorie. Alors qu'en karaté, j'ai eu rapidement de petits succès en championnats départementaux. Physiquement, le karaté me correspondait plus et, après plusieurs années à continuer les deux pratiques, il a pris de plus en plus de place, avant que je finisse par m'y consacrer pleinement. »

À LA TÊTE D'UN CLUB À VINGT ANS

« Devenu ceinture noire à vingt ans, Michel Muller me propose d'ouvrir un club. Tout change pour moi à ce moment-là. À partir du moment où j'ai commencé à enseigner, j'ai essayé de par-

ticiper à de nombreux stages, afin d'en connaître davantage sur ma discipline pour en être un bon professeur. C'est donc vraiment l'enseignement qui m'a pleinement ouvert les yeux sur le milieu du karaté, et sur le fait que je voulais y persévérer. Ce club, je l'ai ouvert à Amiens. Il y en avait déjà quelques-uns dans la ville, mais très peu, c'était le tout début. Je suis resté fidèle à l'enseignement wado-ryu de Michel Muller, car c'était un style qui me convenait très bien, qui me parlait en termes de jiu-jitsu, d'esquives, de mobilité. »

KINÉ ET PROFESSEUR, MÊME COMBAT

« Pour rester dans le domaine du sport, j'ai poursuivi des études de kinésithérapie après avoir été sapeur-pompier. À côté, je faisais un peu de natation, de tennis, mais les arts martiaux ont toujours été mon leitmotiv. J'ai donc fait cohabiter mon métier de kiné avec l'enseignement du karaté, et c'est encore plus le cas aujourd'hui. Car au fur et à mesure des années, je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup d'interconnexions entre les deux domaines. En kinésithérapie, j'ai par exemple souvent utilisé des techniques de karaté pour tout ce qui était rééducation articulaire, remise en route, reprogrammation d'une épaule après une blessure, après une intervention. Ça aide aussi pour retrouver un centre de gravité adéquat. Dans l'autre sens, le fait de faire de la rééducation m'a beaucoup appris au niveau des clés, au niveau des mouvements. Ça m'a apporté un petit plus dans ma pratique du karaté. »

MONTÉE EN RESPONSABILITÉ

« Compétiteur en combat comme en kata, c'est presque naturellement que je me suis dirigé vers l'arbitrage. J'ai été juge national kata, rôle qui m'a amené à avoir des fonctions de responsable d'arbitrage dans mon département, puis dans ma ligue de Picardie. C'est à cette période que Marcel Mottet, président de ligue à l'époque, m'a remarqué. Il m'a proposé la direction de l'école des cadres, poste que j'ai occupé pendant plus de cinq ans. J'ai ensuite été nommé responsable des grades, après l'obtention de mon troisième dan. Faute de hauts-gradés locaux, c'était la première fois qu'un Picard occupait cette fonction en Picardie. L'ancien président a alors donné sa démission en cours de mandat, et j'étais là au bon moment et au bon endroit pour lui succéder. C'était il y a dix-huit ans et, encore aujourd'hui, je suis vice président de la ligue Hauts-de-France. »

Denis Boulanger
FFKaraté

Antoine Frandebœuf
Sen No Sen

«Moi qui ai toujours évolué dans les organes déconcentrés, j'arrive avec du vécu, une vision de ce qui se passe sur le terrain, avec la notion de club aussi.»

SOUS LE SIGNE DE L'OUVERTURE

« Jusqu'ici, j'ai toujours évolué dans les organes déconcentrés, hormis dans le conseil d'administration de la fédération. Je connais donc parfaitement les problématiques auxquelles sont confrontés les clubs, les départements, les ligues. J'arrive avec du vécu, une vision de ce qui se passe sur le terrain, avec la notion de club aussi. Dans le mien, j'ai toujours voulu insuffler un esprit d'ouverture à l'autre, en promouvant la pratique de tous les styles. J'ai eu l'occasion de faire des stages, des master class de karaté mix, de wushu, de krav-maga, de yoseikan budo, de kali eskrima et c'est important pour moi. Le fait que la fédération soit multidisciplinaire est une grande richesse. Je souhaite cultiver cela en tant que secrétaire général, mais aussi insuffler toujours plus de proximité. Il faut rapprocher les clubs de la fédération, mais aussi la fédération des clubs.

UN MODÈLE À SUIVRE

L'image que j'ai du secrétaire général, c'est Alcino Alves Pires. Un véritable modèle qui a effectué un travail extraordinaire, avec une capacité impressionnante à unifier toutes les populations du karaté. C'est ce genre de secrétaire général que je veux être. Pour réaliser toutes ces missions qui seront les miennes, je mesure la chance que j'ai d'être entouré d'une superbe équipe, riche d'une expertise très importante, dans laquelle je me sens bien. Tout cela m'excite beaucoup, c'est un nouveau chapitre dans mon engagement au service du karaté. Cette nouvelle fonction me transporte dans une nouvelle dimension, tout en gardant les pieds bien ancrés dans ce qui est au cœur de notre fédération, à savoir les clubs. J'ai par exemple hâte d'être au séminaire de rentrée des présidents de comités et de ligues, pour aller à la rencontre de chacun, d'écouter, d'échanger, de confronter les points de vue pour mieux connaître les attentes des uns et des autres et construire le projet fédéral tous ensemble. »

DIX ANS APRÈS SON INOUBLIABLE TITRE MONDIAL CONQUIS À TOUT JUSTE VINGT ANS, C'EST EN PATRONNE CHEVRONNÉE QUE LA BOURGUIGNONNE S'EST OFFERT SA SECONDE COURONNE CONTINENTALE APRÈS CELLE DE 2019. UNE COMPÉTITION COMME ELLE ASPIRE À EN VIVRE BIEN D'AUTRES DANS LE FUTUR.



ALIZÉE AGIER

L'éloge de la constance

Elle a beau avoir été de tous les grands rendez-vous depuis les championnats d'Europe 2013 – soit cinq mondiaux et dix levées continentales, Alizée Agier n'est pas rassasiée, ni même rattrapée par la routine. *« Je ne savais même pas que j'en étais à mes dixièmes "Europe"*, sourit-elle à l'heure de se retourner sur cette intense semaine croate. *Avec l'expérience, je sais désormais composer avec la pression de ces épreuves de référence, et j'ai su rester solide en éliminatoires même si je ne peux pas dire que les sensations étaient là. »* Son 2-0 contre la Kosovare Vlera Qerimi davantage en tête que son 10-2 initial contre la Biélorusse combattant sous pavillon neutre Maryia Aliakseyeva, la native de Semur-en-Auxois savait qu'il fallait hausser le ton en demie pour s'éviter un énième combat pour du bronze – comme lors de ses deux derniers mondiaux, remportés, et ses trois derniers championnats d'Europe, pour une victoire. *« J'ai beau être assez régulière en compétition, cela faisait quand même beaucoup de petites finales disputées ces dernières années, tandis que mes deux dernières sorties en K1 Premier League n'avaient pas été fameuses. Lors de la préparation, j'ai su me recentrer sur moi-même, pour me concentrer sur l'instant présent et avancer dans un état*



> ***« Ce titre est là pour montrer que ma soif de médaille demeure intacte »***

d'esprit de progression dans les détails. Savoir souffler et prendre du repos quand tout s'enchaîne, entre compétitions et stages, ça s'apprend également. La flamme était en tout cas bien là en Croatie ! »

CONCENTRATION ET TRANSMISSION

Les deux 6-2 qu'elle infligeait à l'Espagnole Maria Isabel Nieto Mejias, puis à la tenante du titre et leader mondiale Elena Quirici pour conclure sa route au sommet du podium, en étaient la plus probante démonstration. *« J'ai mis pas mal de points, avec des coups de pied qui m'ont permis de sécuriser les fins de combat. Le maître mot de la finale, contre cette adversaire que je connais par cœur, était la concentration, et même l'endurance de concentration pour être plus précise. Avoir réussi à ne pas perdre l'objectif de bout en bout me fait extrêmement plaisir, et ce titre est là pour montrer que ma soif de médaille demeure intacte. Après, je sais que rien n'est jamais acquis et qu'il faut persévérer à longueur d'entraînement pour rester performante. »* Si possible dès cet automne à l'occasion des mondiaux par équipes de Pampelune (Espagne), nouvelle épreuve que découvriront bien Alizée et ses partenaires de l'équipe de France féminine combat après le bronze obtenu ce week-end sur la côte dalmate. Un autre moment fort de la virée de la combattante de l'AAS Sarcelles. *« Après la déception de notre septième place aux derniers championnats du monde, nous voulions de nouveau prouver notre valeur, et chacune a pris son rôle à cœur. Capitaine, je suis davantage là pour rassurer, faire profiter de mon expérience et trouver les mots pour souder l'équipe. J'ai eu la chance de pouvoir également transmettre aux équipes de France jeunes lors des derniers championnats d'Europe à Tbilissi, c'était hyper enrichissant. »* À l'aube de sa trentaine, qu'elle atteindra début juillet, Alizée Agier a encore beaucoup à donner pour le karaté français.













Denis Boulanger
FFKaraté

Antoine Frandebœuf
Sen No Sen

YANN BAILLON

« Dynamiser l'ensemble du territoire »

SACRÉ CHAMPION DU MONDE EN 2002, ANCIEN RESPONSABLE DES ÉQUIPES DE FRANCE, YANN BAILLON A ENDOSSÉ EN SEPTEMBRE L'HABIT DE DIRECTEUR TECHNIQUE NATIONAL, UN RÔLE DE TAILLE PATRON QUI VA COMME UN GANT À CETTE PERSONNALITÉ CHARISMATIQUE PASSÉE PAR TOUTES LES ÉTAPES, DU CLUB TRADITIONNEL JUSQU'À LA TRÈS HAUTE PERFORMANCE, SUR LA SCÈNE COMME EN DEHORS. VOLONTAIRE ET PASSIONNÉ, IL DÉVOILE UN PROJET AMBITIEUX QUI DÉBUTE PAR L'ANNONCE PHARE DE L'OUVERTURE D'UN NOUVEAU PÔLE DE HAUTE PERFORMANCE EN FRANCE.



Yann Baillon, vous mettez en place un nouveau projet sportif, pouvez-vous nous en parler ?

Avant cela, permettez-moi de préciser qu'il s'agit de l'un des sujets importants sur lesquels je travaille avec mes équipes au même titre que le développement du karaté et des disciplines associées dans les territoires, celui du karaté scolaire, du parakaraté, de notre plan de féminisation, sur lesquels je reviendrai dans les prochaines semaines.

Pour ce qui est du haut niveau, et faire face à ses exigences, on a eu tendance jusque-là à se concentrer sur une petite élite basée en Île-de-France mais, sur ce modèle, on peine à avoir une élite internationale compétitive et cela ne contribue pas assez, surtout, à la dynamique nationale, celle de l'activité de nos clubs qui passe par un brassage plus large et des mises en synergie sur tout le territoire... Le rétrécissement, c'est un peu le piège qui nous guette, poussé par le karaté mondial et son système de ranking. Bien sûr, il s'agit pour la France d'être performante sur les grands championnats, mais je considère que c'est notre responsabilité de faire le pas de côté nécessaire pour réfléchir dans la sérénité, construire avec et pour les clubs une élite plus large et plus dynamique. Pour garder un équilibre dans les enjeux, une bonne santé générale, il faut prendre des risques, y compris celui de perdre, parfois. Il est nécessaire de mener la réflexion pour aider les clubs de province à se développer, redynamiser les régions, les territoires. Je suis arrivé en septembre et il y avait une politique déjà engagée, des choix entérinés mais je pense qu'il ne faut pas perdre plus de temps. Je souhaite bousculer l'agenda et faire avancer plus vite les dossiers auxquels je tiens.

Comment voyez-vous les choses ?

Il s'agit d'un chantier d'envergure, où il va falloir procéder par étapes. Être précis aussi. Il n'y a pas une seule réponse pour tout, un système unique pour l'ensemble du territoire. En PACA par exemple, il y a du potentiel, un peu caché, disséminé. Il y a des clubs formateurs, des clubs historiquement présents, comme l'Impact Karaté de Philippe Didelet, le FKA maintenant avec Mehdi Filali, Arles de Ben Abdesselem... Il y a des volcans endormis qu'il suffirait de peu de choses pour réveiller.

« Réveiller les volcans »

À d'autres endroits, il faut sans doute créer des entités nouvelles. Il y a, bien sûr, le travail mené par les entraîneurs de ligue, mais les ligues sont tellement grandes géographiquement désormais qu'en termes d'organisation, ce n'est plus un concept suffisamment efficace. Cela contribue bien sûr, mais cela ne suffit plus.

Concrètement, que faut-il faire ?

D'abord, nous avons besoin d'un nouveau pôle dans le Sud, à Montpellier, dès la rentrée de septembre. C'est un projet que j'ai voulu faire avancer rapidement et je suis heureux de pouvoir dire qu'il est désormais officiel. Nous avons eu énormément de demandes en l'espace de quelques semaines pour y entrer. Depuis que l'information est passée, je reçois des mails et des messages dans tous les sens... C'est le signe qu'il y avait une attente depuis très longtemps.

Ce n'est pourtant pas si simple d'ouvrir un pôle en si peu de temps...

Il faut en effet comprendre, comme je vous le disais, qu'il y a au départ un projet de performance fédérale qui est mis en place pour quatre ans, c'est-à-dire la politique de haut niveau déterminée sur l'olympiade. En prenant mes fonctions en septembre dernier, j'arrive un peu à contre-courant, dans une période de transition, avec des idées nouvelles, et ce n'est pas, théoriquement, en fonction des engagements déjà pris, avec le ministère des Sports notamment, le moment de changer. Mais remettre un pôle dans le Sud, cela doit permettre de rapidement redistribuer les cartes et de façon efficace. Le problème du pôle de Châtenay-Malabry, c'est que l'on fait venir des athlètes de Toulouse ou de Marseille à Paris. C'est un sacré voyage, un déracinement, il faut le dire. Et, si ça ne marche pas, c'est un gros sentiment d'échec, quelque chose qui est compliqué à gérer pour les familles. Alors oui, on participe à la formation, à l'accession au haut niveau, c'est bien, mais je pense qu'il faut un ciblage un peu plus local, par respect

pour les parcours personnels, pour un meilleur épanouissement des talents et un meilleur maillage sur le territoire. Deux pôles, ça permet déjà de séparer la France en deux.

Comment avez-vous travaillé pour obtenir ce pôle ?

C'est un gros projet sur lequel j'ai mis beaucoup d'énergie dès mon arrivée. Je suis allé rencontrer les acteurs des CREPS, à Bordeaux et à Montpellier, mais aussi les acteurs institutionnels et ceux de nos organes déconcentrés régionaux, notamment les présidents de ligue. Nous avons aussi déjà des entraîneurs sur place, des cadres d'État. Montpellier est une place forte avec bien évidemment le centre national, le lieu où l'on fait nos entraînements avec un équipement de qualité qui nous appartient. La relation avec le CREPS est excellente, c'était donc une évidence. Il y a Talence aussi. Nous avions d'ailleurs un pôle qui fonctionnait très bien jusqu'en 2016 : Alizée Agier, Logan Da Costa, Anne-Laure Florentin... tous ces grands champions sont issus de Talence. Pour l'heure, l'ouverture du pôle se fera sur Montpellier, mais je pense qu'il est important de retrouver aussi un point d'ancrage dans le sud-ouest, sous la forme d'un centre régional d'entraînement par exemple, avec l'idée de progressivement développer de cette façon d'autres structures ailleurs, pas forcément des pôles là non plus, et même s'appuyer par exemple sur des clubs phares qui fonctionnent très bien.

Une forme de souplesse dans le système donc...

C'est exactement cela : essayer de pousser chaque région, chaque secteur en fonction de ses situations spécifiques, sans a priori, autour des piliers du pôle de Paris, du pôle de Montpellier, de structures ou de clubs, à titre d'exemple essayer de s'appuyer sur Talence avec les deux cadres sur place et la dynamique de la ligue Nouvelle-Aquitaine mais aussi sur le club phare de Poitiers. En AURA, plus spécifiquement en katas, cela est déjà fait avec le club d'Annecy par exemple. Il pourrait en être de même le Mabushi Veigné de Pascal Poitevin en Centre-Val de Loire. En Occitanie, il y a des bons référents katas, il faut aussi les solliciter et s'appuyer sur eux, en se servant de la structure pôle. Il y a également les Pays de Loire, avec deux clubs qui fonctionnent bien, Le Mans et Fontenay-le-Comte et des petits clubs qui travaillent et que nous devons encourager également. Que cela soit en kata ou en combat, nous devons nous appuyer sur l'expérience, la compétence, sur des clubs porteurs pour redynamiser et aider les plus petits.

De quelle manière, avec quelles perspectives ?

Les inclure dans le projet de performance. Aujourd'hui, les deux clubs que je viens de citer sont identifiés « Club Élite ». Du point de vue local, Un Samouraï Le Mans, c'est très structuré : il y a un sport-études, un accompagnement professionnel, des hébergements et une expérience reconnue... C'est donc intéressant et pertinent de travailler avec eux, de ne surtout pas les exclure de la dynamique à mettre en place. Dans le Nord, cela s'est bien restructuré parce que la Picardie et le Pas-de-Calais travaillent bien ensemble avec notamment deux anciens sportifs reconnus Alexandre Doucare et Romain Alloux. Là-bas, on aurait tout intérêt à s'appuyer sur cette expérience.

Le Grand Est, quant à lui, est « LA » région qui fournit les gros clubs l'Île-de-France. Ce n'est pas un problème pour moi que les gros clubs attirent, ils l'ont toujours fait et le feront toujours, ce sont des locomotives mais nous devons garder un équilibre en faisant en sorte que les clubs puissent conserver leurs meilleurs éléments et briller sur le plan national. Il y a énormément de qualité, à l'image d'un grand club formateur comme Longwy de Claude Mazzoleni ou de l'énorme travail mené par Michel Da Costa à Mont Saint-Martin et nous devons nous appuyer sur eux. Avec un centre régional, des appuis locaux et ciblés,



« Les clubs vont aussi y trouver leur intérêt, dans une logique commune de progression des athlètes »



Réunion de travail avec Bruno Verfaillie, président de la CNA et Claudio Pettinella, DTN adjoint.

des aides et une coordination de la direction technique nationale, ils resteraient dans la région et dans leur club et si, dans le même temps, le club parvient à monter une équipe complète, en combat comme en kata, pour briller au niveau national, on touche au cercle vertueux que je souhaite atteindre. J'ai vécu les années 1990 comme jeune spectateur avec des confrontations nationales par équipes entre les clubs de Paris, Lyon, Montpellier, Longwy, Sarrebourg, et j'en passe... Puis les années fin 1990 début 2000 comme compétiteur avec mon club d'Orléans, Le Mans, Faches-Thumesnil, Marseille, Saint-Étienne, La Réunion... Le championnat de France était d'une grande qualité et les clubs phares avaient leur identité ce qui rendait l'équipe de France presque intouchable.

Qu'en disent les entraîneurs des clubs que vous avez réunis ?

Je discute avec un maximum d'entre eux, de tous niveaux, y compris de manière informelle, parce qu'ils me donnent des idées, ils me font des retours d'expérience, ils participent concrètement. On ne parle pas uniquement de haut niveau, mais de tout ce qui peut être amélioré (arbitrage, organisation, règlementation, coaching...). Pourquoi ? Comment ? Avec qui ? Je les écoute, je les entends et cela va compter sur l'élaboration du PPF de l'olympiade à venir. Il y aura toujours les clubs phares, qui recrutent, comme c'était d'ailleurs le cas dans mon club d'Orléans, et on ne va surtout pas freiner ça car c'est une dynamique nécessaire, mais il est important de créer de l'émulation tout autour. Parce que quand il y aura de la concurrence dans les ligues, dans les catégories pupilles, benjamins, minimes... on aura gagné, j'en suis convaincu. Mon projet aujourd'hui à la DTN, c'est cela. Dans la structuration, c'est une rupture avec ce qui a été fait jusque-là, mais j'ai ma feuille de route et je la partage avec les entraîneurs de club, kata comme combat, que nous allons continuer de réunir, les directeurs techniques de ligues, les responsables régionaux. Ouvrir un pôle à Montpellier constitue déjà une victoire. Je sais où il y a des manques, je connais bien le contexte, je connais bien les territoires, je connais bien les clubs, je connais bien les référents, le potentiel humain que l'on a sur place. Nous devons aussi aider les clubs dans les démarches de demandes de subventions, dans la constitution de leurs dossiers, dans le développement nécessaire pour grandir de façon pérenne.

Vous avez aussi lancé des entraînements sur Marseille...

Oui, et nous devons aller plus loin. C'est la deuxième ville de France. Il y a beaucoup de clubs qui y font de la compétition, mettent de l'énergie, il y a de la compétence et du talent. J'ai missionné deux entraîneurs nationaux, Alexandre Biamonti et Nadir Benaissa, qui organisent des entraînements sur Marseille toutes les semaines. Pour l'instant c'est « qui veut vient ». Nous avons commencé à élaborer une liste d'athlètes pour que ce soit un peu plus large. Ça fonctionne bien, les clubs viennent et comprennent le projet, on travaille en confiance. Pourquoi ne pas y mettre en place une section sportive pour les plus jeunes, avec deux entraînements par semaine pour contribuer à la montée en puissance des clubs volontaires ?

Le pôle de Paris va d'ailleurs aussi changer un peu de fonctionnement, non ?

Nous l'avons ouvert, avec Olivier Beaudry, en 2006. Être au pôle, c'est cinq jours et dix entraînements par semaine. C'est bien, mais ça coupe aussi les athlètes de leurs clubs, qu'ils essaient de rejoindre le week-end... quand il



Des échanges et des réunions régulières avec les entraîneurs de clubs, comme ici à Bourges lors des championnats de France combat.

n'y a pas de compétition ou de stages, et alors que c'est aussi un temps de récupération. Cela fonctionne bien au début pour les cadets-juniors, quand ils sont encore dans la formation au haut niveau puis il y a la tentation d'esquiver quelques entraînements et, finalement, en espoirs, ils ne restent pas. Nous les mettons, finalement, dans une position où ils sont partagés entre le pôle et le club, car ils ont besoin de se ressourcer au club, c'est là qu'ils ont leur histoire, leurs repères humains. On doit pouvoir faire mieux, c'est le sens de ce changement que nous souhaitons apporter. Ces jeunes, on doit les faire se confronter en allant dans les clubs, à Sarcelles, au Mans, à Évry, Mont Saint-martin, au pôle à Montpellier, Marseille, puis dans des opens internationaux, en Suisse mais aussi en organisant des regroupements au CREPS en y invitant les clubs et leurs entraîneurs, en passant parfois la main... et du coup faire vivre là aussi une histoire collective, un peu comme une série, si vous voyez ce que je veux dire, avec des nouveaux épisodes régulièrement. La linéarité, ça crée de la routine et de la perte de motivation. Pour les espoirs, il nous faut leur donner du grain à moudre, leur proposer des choses plus précises, de l'analyse vidéo, de l'entraînement personnalisé, même en leur donnant un statut d'externe au pôle. On prend ce risque : on laisse ouvert et ils viennent quand ils veulent. À nous d'être bons pour qu'ils aient envie de venir souvent ! Les clubs vont aussi y trouver leur intérêt dans une logique commune de progression des athlètes. Il faut les associer plutôt que de les laisser de côté.

« Pour l'avenir, je le dis clairement,le championnat de France ne doit pas être dévalorisé, et surtout pas par nous »

Denis Boulanger
FFKaraté

Emmanuel Charlot
et Olivier Remy
Sen No Sen

Un mot sur la sélection qui est alignée aux championnats d'Europe dans quelques jours...

Pour ces championnats d'Europe, nous avions annoncé que ceux qui avaient fait une médaille aux championnats du monde étaient sélectionnés automatiquement, ce qui concernait Laura Sivert, Alizée Agier et Medhi Filali. Pour les autres, nous avons pris en compte les résultats de la coupe de France, des championnats de France et des performances internationales 2024. Nos filles médaillées étaient présentes avec leur club sur les équipes et Medhi Filali a fait le championnat individuel, qu'il a gagné, ce qui est une excellente chose pour lui et pour le karaté français. Pour l'avenir, je le dis clairement, le championnat de France ne doit pas être dévalorisé, et surtout pas par nous. Le championnat de France sera une obligation, ce qui peut paradoxalement être un problème pour les clubs eux-mêmes, et même pour les entraîneurs nationaux qui ont a priori leur sélection en tête et n'aiment pas forcément les surprises. Mais nous devons prendre de la hauteur et penser à l'intérêt général du karaté français, au-delà de ces enjeux particuliers. Nous avons besoin que ce rendez-vous avec l'ensemble des acteurs concernés par la compétition nationale garde sa valeur et son sens. Notre accession au mérite doit passer par un championnat de France fort. Même pour les athlètes de haut niveau, c'est un enjeu important, parce qu'il est facile de s'enfermer dans une routine d'enchaînement d'un « Karaté 1 » à l'autre. Si tu perds à Antalya, ce n'est pas grave, tu feras mieux au Caire. Mais les championnats de France, devant son public, c'est dix fois plus de pression qu'un tournoi ! Et les championnats du monde, c'est un rendez-vous unique où l'on doit être présent malgré la pression.

OFFICIEL KARATÉ magazine

FFK

POUR (RE)LIRE TOUS LES NUMÉROS

D'OFFICIEL KARATÉ magazine,

C'EST ICI

